

Le Rallye Gaillardet a 70 ans

Deuxième partie

Par Jean-Benoît Décorsière

Dans les années 1950 et 1960, sous l'égide de la Société Centrale Canine, Etienne Gout (père) organise, d'abord avec quelques amis, puis avec le parrainage du marquis Louis de Villeneuve (héritier de Virelade) et de M. Cruse, responsable de la vènerie du Sud-Ouest et donc, du Tarn, des épreuves de meute (lièvre et chevreuil), sur les territoires d'Arfons, de Sorèze et de Castres. Parmi les juges de ces épreuves, quelques personnalités : ainsi MM. Willekens, Hublot du Rivault et Gayral, voire même M. Jean Servier, des laboratoires du même nom ayant récemment défrayé la chronique, qui fut l'auteur, en 1949, du célèbre livre « Meilleurs chiens de chasse ». L'époque voit d'ailleurs fleurir ces fameuses épreuves en de multiples autres lieux en France : il suffit, pour s'en persuader, de s'atteler à la lecture des anciens « Bulletins de la Société de Vènerie », ancêtres de notre « Vènerie » actuelle. Mais le paysage du pays change... Arfons s'entourait autrefois de nombreuses prairies et de beaucoup moins de bois qu'aujourd'hui. Ainsi, à titre d'exemple, le Fajal s'enorgueillissait-il à l'époque d'un superbe élevage de vaches de la race Salers, que l'on pouvait apercevoir de la route d'Arfons à Saissac, vaches broutant sur de larges étendues vertes, du plus bel effet « western », là où il ne reste plus aujourd'hui que le touffu et oblitérant résultat de la conversion des Gabolde, en un temps qui le permettait, à la sylviculture. Ailleurs, le Fond Forestier National initie une politique de reboisement en pins Douglas, épicéas, sapins pectinés et pins Laricio, à marche forcée, entre 1949 et 1986, qui aboutira à une couverture de près de 40 000 hectares de la Montagne Noire, d'Arfons à Pic de Nore. Cela ne pouvait pas être sans influence sur le biotope... Le lièvre a donc tendance à s'effacer... au profit du chevreuil.

En 1965 se crée un autre équipage, le second Rallye Malamort (qui porte, comme le premier, le nom du célèbre gouffre situé en amont de Sorèze et où il dispose d'un chenil), à l'instigation de M. Robert Bonnafous. Cet équipage chasse le lièvre en Montagne Noire jusqu'en 1971, découplant d'ailleurs, à ses débuts, une saison entière avec le Rallye Gaillardet. Il n'a pas de tenue précise, adoptant par la suite celle des « Veneurs de la Montagne Noire », véritable creuset d'une génération qui arrive et dont nous aborderons le chapitre dans quelques lignes. Le Rallye Gaillardet a, de son côté, commencé à opérer sa mue. Après son retour d'Algérie, Jacques Gout est, parmi les cinq frères, celui qui est pressenti pour reprendre le flambeau, ce qu'il fera jusqu'au millénaire suivant. Il reçoit le fouet des mains de son père. Compte tenu du changement de biotope, c'est dans ce moment-là que, mettant en quelque sorte ses pas dans les conséquences du reboisement de la Montagne, l'on abandonne progressivement le lièvre pour le chevreuil et que l'on passe de la vènerie à pied à la vènerie montée.

L'une des prises landaises du Rallye Gaillardet de l'époque, celle de Jacques donc, ayant succédé à son père, fut assez...homérique, sinon par son déroulé, du moins par l'écho qu'elle en en reçut. L'équipage, tout au moins son maître et son piqueux d'alors, Georges Montagné, avaient été invités par un certain M. Chérieau (connu des veneurs du sud-ouest par la trompe et la bibliophilie), un peu sceptique de prime abord devant les qualités de ce « jeune » équipage de chevreuil, à qui il n'avait cependant pas dédaigné la courtoisie de rendre service. Notre piqueux arborait alors une monture qui avait tendance à renforcer les doutes de son hôte, un superbe Mérens et.. ses pieds, une fois monté...touchaient presque terre... Il ne « sautait » jamais les fossés, mais les franchissait de haut en bas, avec certaine démarche...fourmilière... M. Chérieau émit quelques réserves auprès de Jacques, ce à quoi il lui fut répondu : « vous verrez... il sera le premier à l'hallali ! » Remarquons que, déjà, notre cher maître avait quelque peu tendance à la présomption, sinon quant à l'ours et à sa peau, du moins à l'ongulé le plus gracieux de nos bois, présomption que l'on sait plus que renforcée quand il s'agit du courre de celui-ci...Il y eut pourtant bien prise ce jour-là, au bout de deux heures, dans les règles de l'art, avec une meute réduite à quatorze chiens. Au moment ultime, on se rendit compte que ni le maître ni son hôte n'avaient de couteau pour servir l'animal de meute, qui commençait à souffrir de la dent des chiens. Georges, effectivement arrivé le premier sur place, mais ignoré de la vue des deux autres tant il était haut perché, tape alors sur l'épaule de M. Chérieau et lui tend sa dague, ce qui permet d'abrèger rapidement certaines souffrances. La légende veut que ce dernier passa alors une partie de la nuit suivante au téléphone, auprès d'amis de divers coins de France, à témoigner de l'exploit et à stimuler la déesse aux cent bouches...

Mais voici maintenant, sans paraphrase facile empruntée à certaine américaine gloire venant de remporter le prix Nobel de littérature, venir une nouvelle page qui s'ouvre... les temps (« the time » donc) changent aussi chez nous, après le paysage. Nous abordons en effet la dernière décennie des trente glorieuses, celles qui avaient débuté entre autres par le spectacle Madame Coty servant la soupe, en toute simplicité, à son Président de mari devant des

caméras de télévision faisant leurs débuts, celles d'un autre Président de la République, Vincent Auriol - de Revel justement – inventant le fameux chant patriotique de la petite ville « Rebel, o moun païs »... Les potentats locaux (maires), tels Sudre à Revel, Coudert à Castres, tous imbus d'un radicalisme assez bon enfant et universellement respectés, semblaient alors placés là pour l'éternité, loin des souffrances de la guerre. Le monde « mondialisé » n'était pas encore arrivé dans nos contrées. L'on portait volontiers le béret sur la tête et la baguette sous le bras. Les chasseurs étaient très « à tir », parfois du dimanche, fusil en bandoulière et improbable épagneul précédant leurs pas, tandis que la vènerie française connaissait, elle, une sorte de traversée du désert, les premiers ne voyant pas toujours d'ailleurs d'un très bon œil la seconde, parfois traitée de « retour de la féodalité » dans certaines feuilles de chou locales : il suffit, pour s'en persuader, de se pencher, par exemple, sur les difficultés rencontrées par le Rallye Ramondens-deuxième période pour obtenir un territoire durant toutes ces années. Ce type d'accueil, peut-être absent de contrées plus septentrionales, était bien présent chez nous...

Les temps changent, nous l'avons dit : les années 1970 arrivent, cela n'échappera sans doute à personne, après 1968... Si les « vieux veneurs » se comptent pratiquement sur les doigts d'une seule main, une « génération montante », telle que nous l'avons suggérée, est également bien là... Elle ne vient pas toute, loin s'en faut, de la « ruralité » ni de la chasse, mais, souvent, du cheval et des centres équestres, la Société de Vènerie actuelle l'ayant bien compris, en promouvant, comme elle le fait actuellement, le cheval de chasse. Il s'agissait, pour l'heure, d'un retour en grâce de la plus belle conquête de l'homme, un temps délaissée et reléguée au chapitre de l'archaïsme, à une époque où le formica envahissait les cuisines et les postes de télévision les pièces à vivre. On en rencontrait tout de même bien alors encore, incidemment, quelque « exemplaire-témoin » dans les champs, au travail, voire tirant encore, dans certains villages, un tombereau réservé aux ordures ménagères, comme, parfois des chars à bœufs, avec joug et mouchetière, mais tout cela était déjà relégué à certaine pittoresque désuétude, face à de galopantes – si l'on peut l'exprimer ainsi - nécessités naturelles et consommatrices, qui obligeaient à la mécanisation de l'agriculture.

Notre « génération montante » tire souvent son origine dans l'industrie locale. Elle est exigeante mais connaît peu, comme nombre de ses contemporains, les traditions de la vènerie, qui va pourtant faire, grâce à elle, puisque l'on en est au thème de l'équitation, un saut non négligeable, tant quantitatif que qualitatif, dans l'avenir qui lui tend les bras. Voici donc comment, en 1972, sous l'influence de M. Maurice Plo, va naître l'« Association des Veneurs de la Montagne Noire », qu'il préside. Le Secrétaire général en est M. Louis Jean, les deux vice-Présidents MM. Jacques Gout et Michel Bonnafous. La tenue de ladite association est, à l'inverse de celle du Rallye Gaillardet, vert forestier avec parements gris (qui sera aussi celle du futur second Rallye Malamort donc), tandis que le bouton figure une tête de brocard, à droite, sans inscription. Elle réunit trois équipages, le nôtre, Rallye Gaillardet, mais aussi le Rallye Malamort (second) et le Rallye Fajal (à M. Louis Gabolde) et, quelque part... les « anciens » et les « modernes »... sans que cela ne se termine forcément cette fois, nous l'allons voir, par la « bataille d'Hernani »... Tout avait commencé par quelques réunions informelles à la maison forestière de Combescaudes -qui existe toujours-, collée aux flancs de la forêt domaniale de Nore, au-delà de Mazamet, que l'O. N. F. avait louée à l'Association, au départ joyeux rendez-vous de sonneurs, le courre s'y résumant à la poursuite de quelques renards bien vite « terrés » et à de rares « cochons » de passage. On manquait donc, au départ, un peu d'animal de vènerie pour nos équipages réunis, en un territoire par ailleurs particulièrement « montueux » et ardu...

Au mois d'août de cette année pourtant, une superbe Ford Mustang immatriculée en Belgique va un jour s'arrêter à la porte de la Maison en cause : ce sont le Prince et la Princesse Xavier de Mérode - nom de quelque importance en matière cynégétique tout de même – qui en descendent... à la surprise des occupants du moment de Combescaudes (si chaude peut-être de l'esprit y régnant alors, en dépit d'un apparent paradoxe entre le climat local et son nom...)... Le Prince, présentations faites, semble édifié par cette poignée d'interlocuteurs disparates, dont la foi perce cependant dans les discours, foi que ne semble en aucun cas ébranler l'ingrat du tènement dévolu à sa pratique... Il fait alors la proposition de fournir des daims provenant des Ardennes belges (origine Habsbourg, d'Autriche... fermez le ban !) On avait donc trouvé l'animal sur lequel créancer les trois meutes... Six daims en provenance (parfois mouvementée) de Belgique seront donc, dans un premier temps, acclimatés dans la propriété de M. et Mme Barguet, avant d'être relâchés en forêt, un autre lot (origine parc d'Amélie-Montalba, Pyrénées orientales), cette fois directement relâché, venant les compléter en 1976.

La vie de l'association durera sept ans, jusqu'en 1979, date d'importantes adjudications forestières, avec des prises assez rares et plus ou moins anthologiques. Élément notable : le baron Pierre de Roquette et, plus incidemment encore, le général Sartre, tous deux maîtres d'équipage (Rallye Ramondens et Rallye A La Lune – Lodève, Hérault), suivent parfois les chasses. Le Rallye Fajal retournera ensuite au Fajal sur le lièvre, Gaillardet derrière le chevreuil en Ramondens, tandis que le (second) Rallye Malamort se lancera dans le courre du cerf en Grésigne, comme en témoigne d'ailleurs le regretté Diego de Bodard dans son livre « Premiers souvenirs » : il s'agissait là, à l'époque, de reprendre une tradition interrompue depuis Gaston Fébus et à nouveau autorisée par la

réintroduction par l'O. N. F., en 1958 et 1968, du cerf Elaphe, en provenance de Chambord, en ce lieu. Vaste programme en aurait dit certain général, pour d'anciens veneurs de lièvre, mais qui sera pourtant couronné du succès que l'on sait.

Quant à Gaillardet, d'autres piqueux vont y succéder à Georges Montagné. La vènerie du chevreuil sera toujours aussi dure à pratiquer en Montagne Noire. La meute donnera pourtant quelques chiens d'exception, dont le fameux Villandreau - patronyme donné en souvenir du « Prince des Brigands » Rodrigue de Villondrado, qui ravagea la Montagne durant la guerre de cent ans ? - qui fut un temps le personnage d'une « clef de meute » responsable d'autres succès et dont le portrait trônera longtemps sur la cheminée de la salle à manger du Moulin-bas. Quelques personnages de cette époque : l'ineffable Bill de La Vernhe, qui habitait une maison en bordure de Grésigne qu'il avait rebaptisée « Tue la mort », du nom de l'une de ses bouteilles de Whisky préférée et dont l'un des lointains oncles, Thierry, avait écrit, en 1904, « Impressions d'un sportsman », que les veneurs bibliophiles connaissent bien. C'est aussi à lui que l'on dû le bon mot, réponse émise en forêt à la question d'un invité néophyte demandant quelle fanfare on sonnait à ce moment : « je n'en sais rien, je ne comprends pas le patois »... Sa passion pour la vènerie et sa fidélité à l'équipage furent telles qu'il tint à ce qu'on l'enterrât, après sa disparition, en tenue Gaillardet.

Henri de Seguin, originaire de La Souque d'Angles, autre affable bouton, le professeur Chancholle (agrégé de médecine et chirurgien anatomiste), qui vint de temps à autre au Moulin-bas, avant de consacrer ultérieurement la plupart de son temps à aller opérer des fentes labio-palatines en Asie du sud est chez des enfants dans la souffrance, le « commandant » Arfeux, qui soulignait souvent que les vicissitudes du climat arfontol opérait certaine sorte de sélection, ne conservant ici à la vènerie française que ses adeptes « les plus purs »... Sa fille Anne, épouse Guitard, sera longtemps l'une des égéries de la monte en amazone, qu'elle enseignera d'ailleurs à nombre d'impétrantes gaillardaises... Ce seront aussi quelques « piliers » du XXème siècle finissant, avec le docteur Rivière, qui s'occupait aussi de « l'attelage sud-tarnais », Micky de La Vernhe, plus royaliste que le roi en matière équestre et qui échangeait, au box, d'amicales morsures avec ses chevaux..., l'émérite cavalier Robert Flouresse, grand prodigieux de conseils, tout autant équestres que cynégétiques et qui eut un jour l'outrecuidance d'affirmer, sans ciller, à son maître d'équipage que « pour prendre », il fallait « prendre »...

Les Billy Gaillardet s'exposent aussi alors de temps à autre, souvent sous l'œil bienveillant du Docteur Rogeon, spécialiste de la race. Ils récolteront de nombreux CACIB et autres « excellent » qui se renouvèleront au fil du temps. La meute sera même primée à Chambord, dont on sait qu'il abrita longtemps le fameux « Game fair ». L'on entretenait également en ce temps-là les meilleurs rapports avec d'autres équipages, dont certains constitueront plus tard les fleurons du courre français du chevreuil, tel le Rallye Teillay au docteur Jacquet, tel l'équipage de Fleyre, à M. André Delprat, qui vint trois fois en Montagne Noire... pour y prendre – à propos du sujet - son animal... trois fois ! C'est d'ailleurs par l'intermédiaire d'André Delprat que le Rallye Gaillardet eut un autre de ses piqueux mémorables, en la personne de Jean Lanneau. François Laconde, bouton, lui succèdera, comme d'ailleurs, un temps, une femme, de surcroît excellente sonneuse, en la personne de Valérie Rollin, qui eût même le courage d'affronter tout un hiver au Moulin-bas. L'on eut aussi parfois l'honneur de diverses visites du Rallye Phoebus à Magda Peyrefitte (Madame David-Mougel), qui écrivit le fameux livre « Sologne, chien de meute ».

De cette époque encore, quelques souvenirs plus ou moins flamboyants, tel ce matin de Saint-Hubert où l'on fut accueilli par un rendez-vous en flammes, à savoir la maison forestière de Prat d'Audier à laquelle une main malveillante avait mis le feu et dont il ne demeura que des cendres... Ainsi était parti en fumée un haut lieu datant du temps de la Société des Chasses de la Montagne Noire de la fin du XIXème siècle, celui précédant l'apparition du premier Rallye Ramondens, Société qui avait installé, à proximité de Prat d'Audier, un « parc à chevreuil » (dont l'appellation demeure encore aujourd'hui) censé acclimater l'animal avant son relâcher en forêt. Le lieu fut ensuite un important rendez-vous du maquis et des groupes de résistants durant la seconde guerre mondiale. Quelques souvenirs et autres bons mots de ce temps devinrent « historiques » et firent même, en quelque sorte, partie de la « marque de fabrique » d'un équipage que Charles Herissey n'avait pas hésité, dans son « Livre des chasses de Mr. Prettywood » à représenter comme le seul, parmi d'autres d'aspect beaucoup plus sage, dans une planche représentant les veneurs à cheval, à faire un écart...

Ainsi ce pittoresque homme de chenil, un peu proche, à vrai dire, des adeptes de la cloche et qui ne dura d'ailleurs qu'un temps, venant annoncer à Claire-Marie Peyrot des Gachons, qui était alors notre Présidente : « Madame la marquise est servie » torse nu, mais en gants blancs et nœud papillon, ce à quoi l'autorisait un début de saison assez clément sur le plan météorologique... Ainsi Jean Gulet, autre Président et hôte de nombreuses Saint-Hubert, venant annoncer, en fin de messe d'une, justement, Saint-Hubert : « L'équipage me prie de l'excuser auprès de l'aimable assemblée, les chiens se sont... momentanément absents... » alors que la meute, impatiente, venait de

forcer les barrières de son chenil volant...

C'est d'ailleurs chez Jean, dans la décennie débutante de 1990, que l'on commencera à organiser de somptueuses Saint-Hubert à camigné, au bord de la « Rigole de montagne », inaugurant une tradition qui ne s'est pas démentie jusqu'à aujourd'hui, qui voit, donc, notre soixante-dixième anniversaire.

L'Histoire est notre sujet : permettons-nous donc un bref retour sur celle-ci. La place (Camigné) fait partie, à l'origine, des possessions de Bouchard de Marly, puis de Lambert de Thurey, des Bernuy et des Luynes, puis de celles des comtes Guilhem de Clermont, l'une des plus honorables anciennes familles de France, Guilhem devenus plus tard marquis de Saissac, à la suite de l'érection du lieu, ancienne dépendance de « château cathare » (Bertrand de Saissac y avait été, entre 1193 et 1199, le tuteur de Raimond Roger Trencavel, autre célébrité), en marquisat, en 1604. Observons que quelques marquis et marquises de Saissac illustrent l'Histoire de France, même si ce n'est pas là tout à fait ce qui occupe notre propos. Vendue après la Révolution comme « Bien national », elle entrera, comme le Fajal d'ailleurs, dans l'escarcelle des Marquier, devenus Marquier de Villemagne, auprès desquels les Grulet l'acquerront, aux alentours de 1850, Grulet eux-mêmes apparentés au capitoul Embry, dont les descendants deviendront Embry de Rocreuse.

Au départ, Camigné ne compte que quelques bâtiments à destinée agricole, surveillés, dans le XVIIIème siècle, par deux amis natifs du village de Saissac, « journaliers » de leur état, dont la légende précise qu'ils répondaient aux surnoms respectifs de « Tranche-montagne » et « Brin-d'amour » et qu'ils possédaient un sanglier apprivoisé : c'était un siècle avant celui qui avait eu pour maître le fameux piqueux Michoux du premier Rallye Malamort aux Barrau de Muratel et honorable sonneur. Cet autre cochon passé du sauvage au commensal fut, lui, pour le coup parfois « de trait » et eut même les honneurs d'une photographie, art qui avait alors été inventé depuis peu. Les enfants de M. et Mme Jules Grulet, d'une industrielle famille narbonnaise, sont, dans le milieu de ce siècle qui faisait donc de la domestication du sanglier en Ramondens quasi une tradition, scolarisés à l'Abbaye-école royale de Sorèze. C'est, en quelque sorte en « accompagnant leurs enfants à l'école » depuis Narbonne, en voiture à cheval, et suivant, pour ce faire, le trajet de la « Rigole de montagne » édifiée par Riquet quelques deux cents ans plus tôt, que les parents Grulet tombent amoureux du lieu, l'acquièrent et y font bâtir le château actuel.

Mais revenons à notre sujet et à son récit : 1996 : une importante crise secoue l'équipage : la majeure partie des boutons du Rallye Gaillardet font sécession derrière François Laconde et vont créer le Rallye Forêts d'Autan, autre nouvel équipage, qui durera moins d'une dizaine d'années, chassant dans le Tarn, à Ramondens, en forêt d'Angles et en Grésigne, mais aussi dans les Landes, en y découplant d'ailleurs fréquemment avec celui des Landes de Gascogne, au regretté Bernard Cabrera. Michel Nègre, futur Président de la Fédération départementale des chasseurs du Tarn, qui venait du Rallye Nore, à M. Jean-Pierre Catala, autre équipage de chevreuil du Tarn, vint alors à Gaillardet servir la meute, alors que les effectifs humains s'y étaient quelque peu dégarnis. Il y sera secondé par Thierry Bouissou, que l'on verra, bien plus tard, s'occuper de celle de l'Equipage de Grésigne (cerf), lui né en 2005. Ils font ou refont leurs armes, faut-il le souligner encore, derrière le chevreuil, qui est, cela est bien connu, avec le lièvre, la meilleure des écoles. Bouton de cette époque, presque le seul, l'éclatant et regretté Gilbert Pradelles, monté sur un « pure race espagnole », qu'il dirige d'un roulé des r des plus pittoresques...

Las, l'équipage renaît un peu de ses cendres, avec l'arrivée d'autres plusieurs nouveaux boutons, et la Saint-Hubert de l'an 2000 pourra être immortalisée par de somptueuses photos réalisées sur la place d'Arfons, là même où, cent ans auparavant, d'autres prises de vue avaient mis en lumière, époque de celle des frères du même nom si l'on peut dire, le comte d'Auberjon et l'ancien Rallye Ramondens, grand ancêtre et Dieu tutélaire.